

LA NOËL TERRIBLE

Un soir d'avril, deux voiliers entraient, par une aimable brise, dans la baie d'Arion. L'un, qui portait à cornes le pavillon britannique, était un navire de huit cents tonnes, un peu lourd, mais solidement assis sur ses larges flancs. Il s'avancait avec la gravité d'un aiglon, obéissant à la lame, mais sans rien perdre de sa physionomie hautaine, raide et roque.

L'autre était un trois-mâts-goélette, fin, coquet, pimpant, avec ses blanches voiles, sa mâture assis et sa nacelle, son pont briqué, ses cordages fondrés et luisants, ses murailles extérieures peintes de frais comme s'il sortait du chantier. Il évoluait avec une grâce d'oiseau, et l'on ne savait ce qu'il fallait admirer le plus de sa bonne tournure ou de son incomparable légèreté. Il glissait comme un goéland sur les longues vagues.

Le soleil s'enfonçait dans la mer à l'horizon, envoyant un dernier baiser aux cimes neigeuses de la Cordillère. Brusquement, la lune s'étendit sur la baie. Dans le lointain on devinait Arica aux quelques lumières qui déjà piquaient l'obscurité. Les montagnes devinrent sèches, et à chaque pointe de lame, s'allumèrent des lueurs phosphorescentes qui ressemblaient, dans leurs sautilleries, à des millions de feux follets; ennobli par le ciel des tropiques venant de secouer dans la mer la poussière d'or de ses innombrables étoiles.

Les deux navires traquèrent leurs sillons à travers cet embrasement. Sous leur avant, c'était un jaillissement de merveilleuses pierreries. Parfois un embrun s'élevait, plein d'étincelles, pour aller retomber sur le pont qu'il éclairait. Derrière eux, ils laissaient une immense traînée lumineuse.

L'Anglais allait majestueusement à son but. L'Albatros, — le français, — sous la main de son capitaine, qui s'était mis à la barre, bondissait avec l'élégance et la docilité d'un cheval de race. Comme pour rallier la pesanteur de l'insulaire, il s'amusa à passer, avec une précision impertinente sous le bec même de son compagnon de route, et en faisant le tour en se jouant. Parfois même le capitaine lançait son bateau droit sur l'Anglais, et au moment psychologique, à l'aide d'un coup de barre, le ramenait sur la même ligne, à une encubation, comme s'il eût voulu le prendre à l'abordable.

Le Mary-Ann arriva au mouillage, laissa tomber ses ancres et resta immobile. L'Albatros rassa la poupe de l'Anglais et l'on entendit son capitaine dire à haute voix : — Attention, mes enfants, de l'ensemble et de la correction; montrons à ces Anglais que nous savons notre métier aussi bien qu'un commandeur.

Et le léger bâtiment s'avança entre le Mary-Ann et un vapeur américain embossé à tribord. On entendit crier : — Mouille ! Puis un bruit de chaîne retentit. La mer s'entr'ouvrit sous l'ancrage qui plongea bruyamment, et, quand les voiles furent hautes, les avant de trois navires étaient exactement sur une même ligne. Un hurrah d'admiration partit de l'Américain.

Et juste à ce moment, la lune qui montait dans le ciel, apparut derrière le haut pic des Andes, inondant dans une mélancolique lumière la ville perdue en montagne, la baie et les navires qui dansaient sur des flots d'argent et d'or.

C'était l'époque où les matelots français nourrissaient une haine farouche contre les Anglais, nos bons amis d'hier, de demain peut-être. Sur les côtes de Bretagne et dans nos ports de l'Océan, les bûtes s'exaspéraient vite au seul nom de l'Anglais.

Plus d'un vieux loup de mer, encore aujourd'hui, sent bouillir son sang et bondir son cœur à l'aspect d'un goddam, la main lui démanche, et des éclairs jaillissent de ses yeux quand il se rappelle les combats qu'on se livrait jadis dans les ports étrangers, champs de bataille naturels pour ces ennemis qui se croyaient irréconciliables.

C'étaient surtout les équipages de commerce qui s'échappaient à toute occasion, d'étaient plus que, dans la plupart des cas, il y avait encouragés secrètement par leurs officiers. Il fallait voir de quel oeil se toisaient ces derniers, lorsque le hasard des affaires les mettait en présence chez un consignataire ou chez quelque fournisseur.

Donc, le lendemain même de leur arrivée, cinq ou six matelots de l'Albatros furent attaqués, sur le môle même, par une dizaine de marins du Mary-Ann, et reçurent une des plus vénérables frottoées dont on eût ouï parler sur la côte du Pacifique depuis Pizarre.

En apprenant cet incident, le capitaine français, le jeune homme que nous avons vu à la barre de son navire, rougea son frein et attendit. Le dimanche suivant, vers l'aurore, il se tint sur le pont, attentif à ce qui se passait à bord de l'Anglais. Vers neuf heures, le grand canot du Mary-Ann embarqua dix hommes.

Se tournant alors vers son équipage : — Mes enfants, leur dit-il, aujourd'hui la grande bordée va en ville. Combien d'hommes la grande bordée ! — C'est assez, de vous permettez d'empporter vos cannes. Et amusez-vous ! Les matelots s'embarquèrent en riant. Plus d'un avait pris son couteau de gabier. L'affaire fut chaude. Mais, cette fois, les Anglais revinrent abimés. On en ramassa cinq sur le terrain; les autres n'en valaient guère mieux. Ça avait été une rencontre effrayante. Les uns et les autres, armés de bâtons qu'on aurait mieux fait d'appeler des masses que des cannes, s'étaient battus sans reculer pendant plus d'une heure.

Un des hommes de l'Albatros, espèce dégoûtante, avait pris, à lui seul, deux Anglais pour adversaires. Il les assomma, et, ceux-ci hors de combat, ce fut un jeu pour lui que d'achever la défaite d'Albion. Williams Clarkson, le capitaine du Mary-Ann, entra dans une colère verte lorsqu'il vit rapporter les morceaux de son équipage.

Aussi, dès le lendemain, s'arrangèrent-ils de façon à rencontrer Yves Bannalec, maître, après Dieu, de l'Albatros. — Monsieur, lui dit-il, vos marins ont traité avec vos matelots, et c'est de votre faute. — Pardieu, ça bête d'interrompre Bannalec, s'il y a des traités ce ne sont pas mes hommes; ce sont ceux qui, la semaine passée, se sont lâchement mis dix contre six.

Une conversation engagée sur ce ton ne pouvait pas manquer de se terminer par la rupture des négociations. Aussi, quelques minutes après, aurait-on pu entendre Yves Bannalec dire, sur un ton de plus parfaite politesse : — Un officier de mon pays, monsieur, considère comme un plaisir toute rencontre avec les officiers du votre.

— C'est donc une provocation ? — Je vous trouvais bien long à vous en apercevoir. — Soit, monsieur. Demain, à sept heures, je vous attendrai, vous et vos témoins, sur le môle.

— J'y serai. Et prenez garde, ce ne sera pas un combat naval, les probabilités sont pour moi. Williams Clarkson tourna le dos au Français et s'en alla à ses affaires. Deux heures après, les deux capitaines s'embarquaient presque au même moment, dans leurs canots respectifs, pour retourner à leur bord.

La mer était inquiète, quoique l'on n'eût en apparence aucun mauvais temps à redouter, les vagues se succédaient plus revêches et plus creuses depuis quelques instants. Les canaux avançaient péniblement. Néanmoins, tout avait été bien jusqu'au moment où l'on arriva près des deux navires. Mais à la minute même où l'embarcation du Mary-Ann accostait l'échelle de commandement, une lame soulevée la souleva par tribord, et en clin d'œil tous ceux qui la montaient furent jetés à la mer.

Nago aux naufragés, garçons, dit tranquillement Bannalec en donnant un léger coup de barre, et souleva un peu pour ne pas arriver trop tard. Les Français, en trois ou quatre coups d'aviron, furent à leur destination.

— Eh ! mais je ne vois pas mon English ! dit Bannalec en se levant : est-ce qu'il ne sait pas nager ? Mais il n'y a pas le droit de se noyer avant d'entrer. Dans tous les cas, je ne lui permets pas. Hé ! vous autres, repêchez-moi tous ces marsouins, pendant que je vais cueillir leur capitaine.

Et, sans plus de façon, le jeune Breton se jeta à l'eau en disant : — Tiens ! je te vois. Les matelots de l'Albatros eurent tôt fait de ramasser à droite et à gauche les quatre rameurs du Mary-Ann. Bannalec, pendant ce temps-là, plongea à deux ou trois reprises, et malgre le mauvais état de la mer, parvint à sauver Clarkson, qui, d'ailleurs, avait déjà totalement perdu connaissance.

Et, sans plus de façon, le jeune Breton se jeta à l'eau en disant : — Tiens ! je te vois. Les matelots de l'Albatros eurent tôt fait de ramasser à droite et à gauche les quatre rameurs du Mary-Ann. Bannalec, pendant ce temps-là, plongea à deux ou trois reprises, et malgre le mauvais état de la mer, parvint à sauver Clarkson, qui, d'ailleurs, avait déjà totalement perdu connaissance.

Trois heures après, le capitaine anglais se faisait amener à la vue de l'Albatros. Bannalec se leva, alla à sa rencontre avec empressement, et le reprit par la porte de la chambre. — Capitaine, dit Clarkson en tendant la main au marin français, laissez-moi d'abord vous dire merci.

— De quoi ? demanda d'un air fort surpris le jeune commandant. — Mais, répondit Clarkson, tout simplement de m'avoir sauvé la vie. — Ah ! ce n'est vraiment pas la peine, allez ; ne me remerciez pas de ce que je ne le suis. Si je vous ai repêché, c'est que nous devions nous couper la gorge demain matin.

— Tiens ! c'est vrai ! — Vous l'avez oublié ? pas moi. Et si mon canot avait été évadé, j'aurais été désespéré de ne moyer avant le duel. J'ai pensé que vous seriez également désolé que d'être délaissé au privé du plaisir que vous devez avoir demain matin, et j'ai plongé. Mais, de la reconnaissance, vous ne m'en devez pas.

— Allons donc l'captaine ! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, ajouta Bannalec en mettant ses deux mains dans ses poches, comme pour ne pas être tenté de prendre celle que lui tendait l'Anglais. — Ainsi, vous tenez à vous battre avec moi ? reprit Clarkson.

— Certes, oui. — Mais, mais vous ne pouvez me forcer de me rendre raison avant d'avoir accepté la poignée de main que je vous offre. Da reste, moi je ne me battrais pas si vous ne voulez pas de ma reconnaissance. — Vous êtes encore un drôle de pistolet, vous aussi ! Tenez, serez-la donc, ma main, et que ça finisse. Mais vous vous battez.

— Pardieu ! s'écria l'Anglais en se jetant sur Bannalec, qui se jeta dans une chaude étreinte. Malgré le ton de politesse qu'il affectait, le capitaine français se sentit renouer par le vigoureux embrasement de son adversaire. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'à chaque minute, à chaque seconde, un accident semblable à celui de Clarkson pouvait l'exposer à périr, et qu'à près tout la vie était encore assez belle pour qu'on sât gré à un homme, même à un Anglais, de nous l'avoir conservée.

— Je ne peux pourtant pas tuer un homme qui refuse de me casser la tête ! Monsieur Clarkson, on va recharger votre pistolet, et nous allons recommencer ça. — Jamais, monsieur ! Est-ce que j'ai le droit de tirer sur vous ? — Non seulement le droit, mais le devoir puisque vous avez accepté la rencontre.

— De surai bien vous y forcer, s'écria Bannalec en marchant droit à son adversaire. Celui-ci ne bougea pas. Son grand oeil bleu limpide dans lequel on lisait une résolution inébranlable s'arrêta calme sur les yeux de Bannalec. Puis il dit lentement : — Vous-même, monsieur, vous n'avez pas le droit d'attenter à ma vie.

— Tomme ! s'écria Clarkson, en jetant à son tour son arme dans la poussière, c'est qu'il a raison ! Et il tourna le dos à l'Anglais. Mais presque aussitôt, revenant sur ses pas, il lui tendit les mains en disant : — A votre tour, monsieur, laissez-moi vous remercier. Avec quelques mots vous m'avez empêché de commettre plus d'un crime.

— Allons donc ! dit Clarkson, je savais bien que vous étiez un homme ! Des ce moment, Bannalec et Clarkson devinrent les meilleurs camarades du monde. Pendant tout le temps de leur mouillage sur la côte du Pérou, ce furent des politesses d'abord, puis bientôt des amitiés réciproques, il ne se passait pas de jour que l'un allait visiter l'autre.

Et les équipages fraternisèrent, non pourtant sans se remettre le prix de reconnaissance de la première ambassade, et puis après je vous envoie chez la maman Bannalec, qui vous attend avec impatience ! Je ne vous dis que ça ! — Venez donc chez papa Clarkson, répondit en riant le marin anglais, et vous verrez si l'on vous aime déjà ?

M. Clarkson père était un grand vieillard à longue barbe blanche, qui fit à Bannalec la plus chaude des réceptions, toute proportion gardée, car, de la part d'un Marsellais, l'accueil aurait pu passer pour glaciale ; mais à chacun son traitement. — Mlle Marie-Clarkson, une fille de quatorze ans, charmante comme le sont les Anglaises quand elles s'en mêlent, fut présentée à Bannalec, qui lui dit, avec sa brusquerie ordinaire : — Miss Mary, je vais vous aimer comme quatre, il faut vous attendre à ça, d'abord parce que vous êtes la sœur de Williams, ensuite parce que vous êtes aimable, et enfin parce que, si vous n'étiez pas blonde, vous ressembleriez, comme deux perles se ressemblent, à ma petite sœur Aimée.

— Je suis bien heureuse, maître, répondit la jeune fille avec un sérieux tout à fait anglais, de ressembler à la sœur d'un homme aussi loyal que vous. — Et elle tendit sa petite menton rose, qui se perdit dans la vaste et chaude main du jeune marin.

Ces quinze jours furent un charme perpétuel, et s'élevèrent bientôt les deux amis croyaient encore s'être rencontrés de la veille quand il fallait partir. — A Rennes, où demeurait la mère du capitaine de l'Albatros, la réception fut plus française, c'est-à-dire plus en dehors, mais elle ne fut ni plus ni moins cordiale.

Amette, dès le second jour, appela Williams son grand ami. Elle lui conta des légendes bretonnes, l'amusa par sa grâce enfantine et son babillage.

— La, comme à Newcote, les jours s'enfuirent à tiro-d'aile, et, lorsqu'on se sépara, Mlle Bannalec vint gracieusement tendre son front à l'ami de son frère, qui, tout heureux et tout rougissant y mit un bon baiser.

Et les voyages recommencèrent. Seulement les deux amis se promirent de ne pas revenir une seule fois à terre sans se voir. Et quand, par hasard les navires devaient se rencontrer sur mer, ils se donnaient rendez-vous dans quelque port de relâche, ou au milieu de festins interminables, ou reserraient leur poada les liens de cette fraternelle camaraderie.

Tant et si bien qu'un beau jour ils cherchèrent à devenir des frères pour tout de bon, ce qui n'était pas bien difficile, Mlle Mary ne connaissait pas au monde de gentlemen aussi séduisant que M. Bannalec, et Annette n'ayant jamais rencontré un jeune homme aussi parfaitement distingué que sir Williams Clarkson.

Pour parler franc, tout ce petit monde s'adorait, et il fut convenu, par devant les grands parents, qu'au retour du voyage que Williams et Yves allaient entreprendre on célébrerait deux noces. Bannalec retourna au Pérou, Clarkson, de son côté, devint faire un voyage à New-York, et de là, par la route du Cap. Il fut convenu entre les deux marins, tous calculs faits, qu'ils pourraient se séparer le matin, sans plus tard, à l'île Sainte-Catherine, que le premier arrivé y attendrait l'autre, et que Williams se hâterait d'achever son voyage pour venir se marier à Rennes.

Donc, sept à huit mois plus tard, le Mary-Ann, par un temps frais, traitait des bordées à deux cents milles de l'île Sainte-Catherine. C'était le 25 octobre, Clarkson se préparait à fêter la Christmas, et son équipage avait été averti que, le soir même, il y aurait distribution supplémentaire de victuailles et quintuple ration de vin.

Quant aux officiers, l'oise traditionnelle les attendait. Le malheureux volait avait été conservé vivant et soigneusement engraisé pour la circonstance. Le maître cook s'était livré au débordement de son imagination et avait employé tout ce qu'il possédait de talents culinaires.

Un plum-pudding gigantesque devait accompagner le palmipède, et des conserves de boeuf avaient été produites. Ajoutez à cela tout ce que vous pouvez imaginer de pâtisseries au poivre, au gingembre, à la rhubarbe et à l'angelique. Figurez-vous enfin un bataillon carré composé de bouteilles de scotch-ale, de caldadé, de port, de sherry, de champagne et d'eucalyptus, et vous aurez une vague idée de ce qui se préparait à bord de l'Anglais.

A sept heures précises, on se mit à table. Williams Clarkson, avant de s'asseoir, remplit tous les verres, et levant le sien : — A cette heure, messieurs, dit-il, nos parents de Newcote et nos amis de Rennes boivent à la santé des marins et leur souhaitent un bon voyage. Buvoons, nous, à leur repos, et regrettons de n'être pas arrivés plus tôt à Sainte-Catherine, où nous aurions fêté la Christmas avec mon frère Bannalec.

Tout le monde vida son verre, et le festin commença. Rien n'étonna un Français comme de voir ce qu'un Anglais peut manger, si ce n'est de calculer le beuf, les saucisses, le plum-pudding et les accessoires furent religieusement et intégralement absorbés. Puis on se mit à vider les flacons.

Juste-à, c'était été une telle ingestion qu'il fallait constamment boire au-dehors de l'ivresse pour parvenir à noyer tant d'aliments, et quels aliments ! — A minuit, c'était une orgie. Quoique le ciel fut chargé de nuages épaiss qui s'en allaient lentement vers le nord, la mer était assez belle et la brise vigoureuse. Pas de lune. Il faisait noir comme dans une cave.

Sur le pont, ainsi que dans le carré des officiers, l'ivresse montait comme dans une marée. La quintuple ration des matelots n'eût pas suffi à l'éclaircir.

Et le lendemain matin, quand le jour parut, un des haubans du navire enroulé pendait accroché au bossoir de tribord. Au bout d'un long câble qui traînait dans la mer, on voyait une planche sur laquelle était gravé en lettres d'or un nom : l'Albatros !!!

Le lendemain matin, quand le jour parut, un des haubans du navire enroulé pendait accroché au bossoir de tribord. Au bout d'un long câble qui traînait dans la mer, on voyait une planche sur laquelle était gravé en lettres d'or un nom : l'Albatros !!!

— Et le lendemain même de leur arrivée, cinq ou six matelots de l'Albatros furent attaqués, sur le môle même, par une dizaine de marins du Mary-Ann, et reçurent une des plus vénérables frottoées dont on eût ouï parler sur la côte du Pacifique depuis Pizarre.

En apprenant cet incident, le capitaine français, le jeune homme que nous avons vu à la barre de son navire, rougea son frein et attendit. Le dimanche suivant, vers l'aurore, il se tint sur le pont, attentif à ce qui se passait à bord de l'Anglais. Vers neuf heures, le grand canot du Mary-Ann embarqua dix hommes.

Se tournant alors vers son équipage : — Mes enfants, leur dit-il, aujourd'hui la grande bordée va en ville. Combien d'hommes la grande bordée ! — C'est assez, de vous permettez d'empporter vos cannes. Et amusez-vous ! Les matelots s'embarquèrent en riant. Plus d'un avait pris son couteau de gabier.

L'affaire fut chaude. Mais, cette fois, les Anglais revinrent abimés. On en ramassa cinq sur le terrain; les autres n'en valaient guère mieux. Ça avait été une rencontre effrayante. Les uns et les autres, armés de bâtons qu'on aurait mieux fait d'appeler des masses que des cannes, s'étaient battus sans reculer pendant plus d'une heure.

Un des hommes de l'Albatros, espèce dégoûtante, avait pris, à lui seul, deux Anglais pour adversaires. Il les assomma, et, ceux-ci hors de combat, ce fut un jeu pour lui que d'achever la défaite d'Albion. Williams Clarkson, le capitaine du Mary-Ann, entra dans une colère verte lorsqu'il vit rapporter les morceaux de son équipage.

Aussi, dès le lendemain, s'arrangèrent-ils de façon à rencontrer Yves Bannalec, maître, après Dieu, de l'Albatros. — Monsieur, lui dit-il, vos marins ont traité avec vos matelots, et c'est de votre faute. — Pardieu, ça bête d'interrompre Bannalec, s'il y a des traités ce ne sont pas mes hommes; ce sont ceux qui, la semaine passée, se sont lâchement mis dix contre six.

Une conversation engagée sur ce ton ne pouvait pas manquer de se terminer par la rupture des négociations. Aussi, quelques minutes après, aurait-on pu entendre Yves Bannalec dire, sur un ton de plus parfaite politesse : — Un officier de mon pays, monsieur, considère comme un plaisir toute rencontre avec les officiers du votre.

— C'est donc une provocation ? — Je vous trouvais bien long à vous en apercevoir. — Soit, monsieur. Demain, à sept heures, je vous attendrai, vous et vos témoins, sur le môle.

— J'y serai. Et prenez garde, ce ne sera pas un combat naval, les probabilités sont pour moi. Williams Clarkson tourna le dos au Français et s'en alla à ses affaires. Deux heures après, les deux capitaines s'embarquaient presque au même moment, dans leurs canots respectifs, pour retourner à leur bord.

La mer était inquiète, quoique l'on n'eût en apparence aucun mauvais temps à redouter, les vagues se succédaient plus revêches et plus creuses depuis quelques instants. Les canaux avançaient péniblement. Néanmoins, tout avait été bien jusqu'au moment où l'on arriva près des deux navires. Mais à la minute même où l'embarcation du Mary-Ann accostait l'échelle de commandement, une lame soulevée la souleva par tribord, et en clin d'œil tous ceux qui la montaient furent jetés à la mer.

Nago aux naufragés, garçons, dit tranquillement Bannalec en donnant un léger coup de barre, et souleva un peu pour ne pas arriver trop tard. Les Français, en trois ou quatre coups d'aviron, furent à leur destination.

— Eh ! mais je ne vois pas mon English ! dit Bannalec en se levant : est-ce qu'il ne sait pas nager ? Mais il n'y a pas le droit de se noyer avant d'entrer. Dans tous les cas, je ne lui permets pas. Hé ! vous autres, repêchez-moi tous ces marsouins, pendant que je vais cueillir leur capitaine.

Et, sans plus de façon, le jeune Breton se jeta à l'eau en disant : — Tiens ! je te vois. Les matelots de l'Albatros eurent tôt fait de ramasser à droite et à gauche les quatre rameurs du Mary-Ann. Bannalec, pendant ce temps-là, plongea à deux ou trois reprises, et malgre le mauvais état de la mer, parvint à sauver Clarkson, qui, d'ailleurs, avait déjà totalement perdu connaissance.

Trois heures après, le capitaine anglais se faisait amener à la vue de l'Albatros. Bannalec se leva, alla à sa rencontre avec empressement, et le reprit par la porte de la chambre. — Capitaine, dit Clarkson en tendant la main au marin français, laissez-moi d'abord vous dire merci.

— De quoi ? demanda d'un air fort surpris le jeune commandant. — Mais, répondit Clarkson, tout simplement de m'avoir sauvé la vie. — Ah ! ce n'est vraiment pas la peine, allez ; ne me remerciez pas de ce que je ne le suis. Si je vous ai repêché, c'est que nous devions nous couper la gorge demain matin.

— Tiens ! c'est vrai ! — Vous l'avez oublié ? pas moi. Et si mon canot avait été évadé, j'aurais été désespéré de ne moyer avant le duel. J'ai pensé que vous seriez également désolé que d'être délaissé au privé du plaisir que vous devez avoir demain matin, et j'ai plongé. Mais, de la reconnaissance, vous ne m'en devez pas.

— Allons donc l'captaine ! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, ajouta Bannalec en mettant ses deux mains dans ses poches, comme pour ne pas être tenté de prendre celle que lui tendait l'Anglais. — Ainsi, vous tenez à vous battre avec moi ? reprit Clarkson.

— Certes, oui. — Mais, mais vous ne pouvez me forcer de me rendre raison avant d'avoir accepté la poignée de main que je vous offre. Da reste, moi je ne me battrais pas si vous ne voulez pas de ma reconnaissance. — Vous êtes encore un drôle de pistolet, vous aussi ! Tenez, serez-la donc, ma main, et que ça finisse. Mais vous vous battez.

— Pardieu ! s'écria l'Anglais en se jetant sur Bannalec, qui se jeta dans une chaude étreinte. Malgré le ton de politesse qu'il affectait, le capitaine français se sentit renouer par le vigoureux embrasement de son adversaire. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'à chaque minute, à chaque seconde, un accident semblable à celui de Clarkson pouvait l'exposer à périr, et qu'à près tout la vie était encore assez belle pour qu'on sât gré à un homme, même à un Anglais, de nous l'avoir conservée.

Ces quinze jours furent un charme perpétuel, et s'élevèrent bientôt les deux amis croyaient encore s'être rencontrés de la veille quand il fallait partir. — A Rennes, où demeurait la mère du capitaine de l'Albatros, la réception fut plus française, c'est-à-dire plus en dehors, mais elle ne fut ni plus ni moins cordiale.

Amette, dès le second jour, appela Williams son grand ami. Elle lui conta des légendes bretonnes, l'amusa par sa grâce enfantine et son babillage.

La, comme à Newcote, les jours s'enfuirent à tiro-d'aile, et, lorsqu'on se sépara, Mlle Bannalec vint gracieusement tendre son front à l'ami de son frère, qui, tout heureux et tout rougissant y mit un bon baiser.

Et les voyages recommencèrent. Seulement les deux amis se promirent de ne pas revenir une seule fois à terre sans se voir. Et quand, par hasard les navires devaient se rencontrer sur mer, ils se donnaient rendez-vous dans quelque port de relâche, ou au milieu de festins interminables, ou reserraient leur poada les liens de cette fraternelle camaraderie.

Tant et si bien qu'un beau jour ils cherchèrent à devenir des frères pour tout de bon, ce qui n'était pas bien difficile, Mlle Mary ne connaissait pas au monde de gentlemen aussi séduisant que M. Bannalec, et Annette n'ayant jamais rencontré un jeune homme aussi parfaitement distingué que sir Williams Clarkson.

Pour parler franc, tout ce petit monde s'adorait, et il fut convenu, par devant les grands parents, qu'au retour du voyage que Williams et Yves allaient entreprendre on célébrerait deux noces. Bannalec retourna au Pérou, Clarkson, de son côté, devint faire un voyage à New-York, et de là, par la route du Cap.

Il fut convenu entre les deux marins, tous calculs faits, qu'ils pourraient se séparer le matin, sans plus tard, à l'île Sainte-Catherine, que le premier arrivé y attendrait l'autre, et que Williams se hâterait d'achever son voyage pour venir se marier à Rennes.

Donc, sept à huit mois plus tard, le Mary-Ann, par un temps frais, traitait des bordées à deux cents milles de l'île Sainte-Catherine. C'était le 25 octobre, Clarkson se préparait à fêter la Christmas, et son équipage avait été averti que, le soir même, il y aurait distribution supplémentaire de victuailles et quintuple ration de vin.

Quant aux officiers, l'oise traditionnelle les attendait. Le malheureux volait avait été conservé vivant et soigneusement engraisé pour la circonstance. Le maître cook s'était livré au débordement de son imagination et avait employé tout ce qu'il possédait de talents culinaires.

Un plum-pudding gigantesque devait accompagner le palmipède, et des conserves de boeuf avaient été produites. Ajoutez à cela tout ce que vous pouvez imaginer de pâtisseries au poivre, au gingembre, à la rhubarbe et à l'angelique. Figurez-vous enfin un bataillon carré composé de bouteilles de scotch-ale, de caldadé, de port, de sherry, de champagne et d'eucalyptus, et vous aurez une vague idée de ce qui se préparait à bord de l'Anglais.

A sept heures précises, on se mit à table. Williams Clarkson, avant de s'asseoir, remplit tous les verres, et levant le sien : — A cette heure, messieurs, dit-il, nos parents de Newcote et nos amis de Rennes boivent à la santé des marins et leur souhaitent un bon voyage. Buvoons, nous, à leur repos, et regrettons de n'être pas arrivés plus tôt à Sainte-Catherine, où nous aurions fêté la Christmas avec mon frère Bannalec.

Tout le monde vida son verre, et le festin commença. Rien n'étonna un Français comme de voir ce qu'un Anglais peut manger, si ce n'est de calculer le beuf, les saucisses, le plum-pudding et les accessoires furent religieusement et intégralement absorbés. Puis on se mit à vider les flacons.

Juste-à, c'était été une telle ingestion qu'il fallait constamment boire au-dehors de l'ivresse pour parvenir à noyer tant d'aliments, et quels aliments ! — A minuit, c'était une orgie. Quoique le ciel fut chargé de nuages épaiss qui s'en allaient lentement vers le nord, la mer était assez belle et la brise vigoureuse. Pas de lune. Il faisait noir comme dans une cave.

IMMEUBLES A VENDRE. Etude de Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy. VILLE DE ROUBAIX. MAISON A ETAGE A USAGE DE RENLIER. A VENDRE. L'an 1890, le lundi 27 janvier, à 3 heures de relevée, Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy, procédera en son étude à l'adjudication dudit bien. S'adresser, pour tous renseignements, audit Me VALENDUCQ. Etude de Me ALLÈGRE, notaire à Lille, rue Jaqueuems-Giècles, no 11. ADJUDICATION. En la Chambre des Notaires de l'arrondissement de Lille, si au cadastre ville, rue Fuelleux, no 7, le jeudi 4 4 janvier 1890, à une heure de relevée, par le ministère de Me ALLÈGRE, notaire à Lille, 23 hectares 72 ares 73 centiares de TERRE ET VERGER DIVISÉS EN 19 LOTS.

On reçoit dans les bureaux du JOURNAL DE ROUBAIX des annonces et insertions de tous genres, pour tous les journaux du Nord, de Paris, du reste de la France et de l'étranger, sans aucune augmentation de prix. FILATURE DE LAINES CARDEES à vendre ou à louer, pour cause de santé, à 12 lieues de Paris, en pleine activité et installation de cette année, se composant de 2 assortiments à m., 50, 2 assortiments à m., 4 revidés, 4 métiers à main, dévidoirs, bobinoirs, etc., 2 lours, une batteuse; transmissions nouvelle installation, sur chêtre à vapeur, de 25 chevaux, renvoi caténaire à neuf, chaudière de 12 chevaux, roue hydraulique de 8 à 10 chevaux. Conditions très modérées. On vendra le matériel en totalité ou en détail. S'adresser au bureau du journal, n° 20967. A VENDRE pour cause de décès une des plus importantes BRASSERIES du Nord. Fabrication annuelle environ 15,000 hectolitres. S'adresser, pour renseignements, à Me HULTOT, notaire Valenciennes, no 21125. Ventes diverses. Etude de Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy. FLERS dans les Bois du Breucq, propriété de M^{me} Descat-Leleux, 38 beaux CHÊNES 7 Frères, 1 Orme ET UN BOIS-BLANC convenables aux constructeurs de bâtiments, entraineurs de pontons, etc. Les chênes ont environ 2 mètres de circonférence. A VENDRE. L'an 1890, le lundi 20 janvier, à 11 heures du matin, Me VALENDUCQ, notaire à Lannoy, procédera sur les lieux à la vente de ces arbres. Réunion dans les bois de M^{me} Descat. Crédit moyennant caution. Transport facile. Immeubles à louer. JOUE MAISON A LOUER rue de Coy-Français, 137. — S'y adresser. 21122

ON DEMANDE A LOUER aux environs de la ville, petite MAISON avec cour ou jardin. Petit loyer. — S'adresser Grand-Rue, 245. 21119d. A LOUER présentement une jolie maison de maître AVEC JARDIN rue Charles-Géme, no 26. S'adresser même rue, no 28. 20310. CESSIONS. Etude de Me DUCHANGE, notaire à Roubaix. A CÉDER à proximité de Roubaix FERME AVEC 6 HECTARES ENVIRON DE TERRES EN LABOUR ET PRAIRIES. Compréhension avènement et droit au bail des terres. Pour tous renseignements, s'adresser, à Me DUCHANGE, 21111. A CÉDER mille, magasin d'épicerie, mercerie, rouennerie, etc., bien achalandé. Vente très courante. — Pour tous renseignements, s'adresser : à Roubaix, rue de Denain, 55, ou à Croix, rue de Metz, chez M^{me} veuve For. 21093. Demandes & offres D'EMPLOI. AVIS DE LA DIRECTION DU JOURNAL. Ne pas adresser les lettres en réponse aux annonces au Directeur du journal, mais bien aux initiales indiquées dans l'annonce. Exemple: F.S. 46, bureau du JOURNAL DE ROUBAIX. (Annonces de... De la sorte, la correspondance est renvoyée au rédacteur formé à l'adresse.) DAME DE CONFIANCE dame, 45 ans, sachant bien faire la cuisine et coudre dans le linge, désire place de dame de confiance ou d'une chambre. — Prendre l'adresse au bureau du journal. 21133d. UN REPRESENTANT habitant Paris, connaissant parfaitement l'exportation, adjoint à ses articles ceux des tissus et draperie légère. Références de 1^{er} ordre. — Ecrire au bureau du journal, aux initiales J. D. 21036

ASSOCIE. Un directeur de troisième ordre et d'après 20 ans de premières maisons de Paris, demande associé ou commanditaire, pour monter une maison à Roubaix. Peut fournir un tiers du capital. — Répond au bureau du journal, aux initiales A. F. 211. VENDEUR. Un homme d'un âge mûr, long temps employé à Roubaix et depuis dix ans dans une importante maison de tissus de France, désire trouver emploi similaire ou de vendre chez un fabricant, à Roubaix ou à Tourcoing. — Répondre à M. F. Fardier, rue de Soubeuse, 23, Roubaix. 21099. AVIS DIVERS. CABINET D'AFFAIRES G. NOTELET RECEVEUR DE RENTES ancien clerc d'huisier 8, rue de la Redoute, Roubaix. Représentation en justice, actes sous seings-privés, contentieux, céssions de commerces, location, vente et achats d'immeubles, recouvrements de créances. Consultations gratuites de 9 heures à 1 heure. 21134d. PILULES BEECHAM. Gélules écossaises anglaises contre les MALADIES DE FOIE, de l'ESTOMAC et des REINS: Accumulation de Bile et de gaires, constipation, migraines, etc. Les PILULES BEECHAM purifient le sang et un régularisent le cours: elles sont-elles très recommandées aux dames. Prix: 2 fr. 50 avec instruction détaillée. Seuls dépôts en France et en Colonies: Pharmacie Anglo-Française, 2, Avenue des Champs-Elysees et Pharmacie HOOG, 2, Castiglione, PARIS (votre pharmacien).

MELROSE RÉGÉNÉRATEUR CHEVEUX. Le MELROSE rend positivement aux cheveux gris et blancs leur couleur de première jeunesse et soigne les pellicules. En façon de deux semaines, prix très modique. — Chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Dépôt: 26 Rue Etienne Marcel (devisant ga. Bd. St-Jacques), Paris. 20707. FROMAGES DE HOLLANDE. Réputation de la Maison HENRI DENDIEVEL 31, Rue Saint-Georges, 31 ROUBAIX. FROMAGES dits «Têt-s de Maures» RECHERCHÉS DES GOURMETS en pâte jeune, 1/2 vieille et vieille. DÉPOSITAIRE EXTRA SPECIALITÉ DE CAFÉS FINS Chocolats Droulers 10858. AVIS AU COMMERCE ET A L'INDUSTRIE. Les Annuaire de tous les pays du monde en 50 volumes, dirigé par MM. C. LEUCHS et C^o, Cox's Court Little Britain, Londres. E. C. Vient d'être paru les nouvelles éditions des vol. 14 à 1